

SPECIAL PROJECTS

8 décembre 2016 –
14 janvier 2017

CLAUDE LÉVÊQUE

Artiste majeur de la scène contemporaine internationale, Claude Lévêque utilise le néon pour sa valeur de standard universel, en reproduisant des phrases ou de simples mots dans une graphie tremblée et fragile, qui contient en soi toute sa philosophie, et renvoie le spectateur à son propre vécu. Les phrases exposées sont des fragments de langage, des affirmations libératoires et incantatoires qui fonctionnent comme des correspondances poétiques d'états d'âmes. Ces phrases peuvent également se superposer à des artefacts trouvés au hasard des observations et des déplacements de l'artiste. Objets du quotidien marqués par le temps ou tableaux maladroits et inachevés, ces derniers dialoguent alors de manière sensible avec les inscriptions néons pour créer un nouveau récit.

Né en 1953 in Nevers (France), Claude Lévêque vit et travaille à Montreuil et Pételoup (France). Son travail a été présenté dans de nombreuses expositions personnelles, en France et à l'étranger : au Centre Pompidou et au musée du Louvre à Paris, à la Villa Medici à Rome, à la Fondation Joan Miró à Barcelone, au PSI Museum et au Guggenheim à New York, au Mori Art Museum à Tokyo, au Hamburger Bahnhof – Museum für Gegenwart à Berlin. En 2009, Claude Lévêque a aussi représenté la France à la 53^e Biennale de Venise.

CHRISTODOULOS PANAYIOTOU

On pourrait, au premier abord, lire les *pulp paintings* de Christodoulos Panayiotou dans une perspective formaliste : ce serait une subversion de l'esthétique tardo-moderne du monochrome, où il n'y aurait pas d'application de gouache ou de peinture à l'huile, mais où la pulpe même du papier serait la matière de l'œuvre. Mais ce papier n'est pas simplement de la matière disponible (à l'utilisation artistique) : il s'agit de billets d'euros, pour toutes les sept dénominations, démonétisés lors d'un changement d'iconographie, obtenus de la Banque de France, afin d'en réaliser des peintures ; chacune est à la couleur de sa dénomination, et les teintes dominantes de l'argent s'unifient en une seule couleur ; la représentation politique, symbolique, de la monnaie est oblitérée au profit d'une masse monochrome, dans lesquelles les particularités iconographiques se sont fondues.

On voit ainsi s'opérer une métaphore de la perte de valeur, en même temps qu'une rédemption de toute cette matière symbolique de la plus haute valeur, qui ne va pas simplement être laissée de côté, détruite, mais, dans l'effacement de ses images, se transforme en une autre valeur, iconique sans iconographie – celle de l'art. On retrouve là une suite des monochromes d'or réalisés auparavant par l'artiste, avec un iconographe – créateur d'icônes. Dans ces mouvements successifs, on voit s'affirmer une ligne de fuite dans l'œuvre de l'artiste, qui n'a cessé de mettre en évidence la fragilité substantielle de notre croyance suprême, une de celles qui font tenir notre civilisation par l'échange et le commerce – au point même que le terme grec qui le désigne, *nomisma*, provient du grec *nomos*, la « loi » ; l'argent.

Ce polyptyque poursuit ainsi une lignée ouverte dans l'œuvre de Christodoulos Panayiotou en 2008, avec une œuvre qui porte pour titre l'année, une masse de billets déchiquetés de la livre chypriote désormais démonétisée (2008). Dans cette série de *pulp paintings*, les dénominations ne sont pas indistinctes – leur usage, aussi, est plus large que celui de la livre chypriote, plus récent, et la dénomination même est encore en usage, à l'exception de celle de cinq cents euros qui sort désormais de la circulation et trouve ici son tombeau. Aussi, chaque œuvre est présentée comme une peinture, et non comme une masse. S'affirment ici deux traits du développement de l'artiste : tout d'abord, un jeu de va-et-vient dans le motif entre les sphères plus étroites et plus larges ; et un mouvement permanent de basculement entre la mise en jeu du décoratif et la manifestation du geste artistique. On les retrouve notamment dans deux œuvres qui dramatisent les questions de valeur, d'usage, de transfert et de transformation, d'intimité et de public, de décision et de prise dans la communauté. C'est le cas de *The Price of Copper* (2014), une fontaine faite d'une plaque de cuivre, matériau au cœur de l'histoire chypriote – s'y trouvait une des plus anciennes mines de cuivre du monde antique –, sur laquelle coule de l'eau ; quand l'eau cesse de couler, la valeur – l'usage – de l'objet se perd, et ce n'est plus qu'une feuille de cuivre ; et, plus récemment encore, de *Bisante Venetory Fides*, œuvre créée dans son projet pour le pavillon chypriote à la biennale de Venise en 2015, où il transforma en pendentif un besant de cuivre, émis par le gouverneur vénitien de Chypre Marcantonio Bragadin à Famagouste, en promesse de victoire à ses

Les expositions

Special Projects sont présentées du mardi au samedi de 11h à 19h, au 47 rue Saint-André des Arts, Paris 6.

Pour toute information complémentaire, vous pouvez contacter Jessy Mansuy-Leydier, Marie-Sophie Eiché et Emma-Charlotte Gobry-Laurencin, par tel : +331 56 24 03 63 ou par email : galerie@kamelmennour.com

soldats, qui auraient pu, de retour à Venise, le changer pour la valeur d'un métal précieux ; Bragadin fut écorché vif par les Ottomans après leur conquête de l'île ; il appartenait à l'artiste d'accomplir la valeur fiduciaire irréalisée de la monnaie, et de l'accroître même au-delà de la valeur de l'or et de l'argent.

L'artiste opère une forme de la transsubstantiation des valeurs, dont il nous fait les témoins politiques et esthétiques. En nous rappelant de chercher la substance – *pulp* – dans des œuvres qui ont toutes en commun d'être nommées *Untitled* ; ouvertes au sens ; avec, entre parenthèses, la dénomination dont se déduit leur couleur ; la valeur est mise entre parenthèses, et néanmoins bien visible.

Dans cette série, comme dans toute l'œuvre de Christodoulos Panayiotou, il y a une évidence ; le contraire de la naïveté, le gai savoir acquis et puissant d'une connaissance qui s'assume, et dispose autrement nos valeurs inaccomplies, vers l'univers de l'art.

© Donatien Grau

Né en 1978 à Limassol (Chypre), Christodoulos Panayiotou vit et travaille entre Limassol et Paris (France). Des expositions personnelles ont eu lieu (entre autres) : à la 56^e Biennale de Venise, Pavillon Chypriote ; au Moderna Museet à Stockholm ; au Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain ; au Center for Contemporary Art Kitakyushu ; au Centre d'art contemporain de Brétigny ; au Museum of Contemporary Art in St. Louis ; au Museum of Contemporary Art à Leipzig et à la Kunsthalle à Zürich.

Son travail a également été montré dans de nombreuses expositions collectives : à la Documenta (15) à Kassel ; à la 8^e Biennale de Berlin ; à la 7^e Biennale de Liverpool ; au Centre Pompidou à Paris ; au Museion à Bolzano ; au Migros Museum à Zürich ; au CCA Wattis Institute for Contemporary Arts à San Francisco ; à la Fondation Joan Miró à Barcelone ; à Witte de With à Rotterdam ; à la Bonniers Konsthall à Stockholm ; au Philadelphia Museum of Art ; au Ashkal Alwan Center for Contemporary Arts à Beyrouth ; au Artist Space à New York and au Museum of Contemporary Art North Miami.

KAMEL MENNOUR FEAT CLOË FLOIRAT

Certains dessins de Cloë Floirat donnent envie de dresser l'oreille. Peut-être pas si étonnant pour une artiste qui dessine autant qu'elle écrit et collabore avec des musiciens comme Rufus Wainwright ou des metteurs en scène comme Bob Wilson. « Voyons, je ne suis pas le traître, je suis un prêteur ! », ai-je un jour entendu à l'entrée d'un vernissage dans un grand musée parisien. Ou était-ce plutôt un de ses dessins que j'ai imaginé s'esquisser sous mes yeux ?

C'est sur les cimaises de la Villa Noailles en 2013 que j'ai remarqué le trait de Cloë Floirat pour la première fois. Il m'a fallu quelques minutes, l'hiver suivant, dans les bureaux d'*art press*, pour faire le rapprochement avec l'auteur qui venait nous proposer un entretien avec l'artiste Dieter Meier. Lui offrir de tenir une chronique dessinée mensuelle dans le journal m'est apparu comme une évidence dès cette première rencontre. Elle dure toujours aujourd'hui.

Sa légèreté est trompeuse. En plus d'une satire du monde de l'art, elle touche souvent au cœur des œuvres. Avec son trait synthétique, ses personnages reconnaissables entre tous, elle cultive la plus grande économie de moyens, et se fait parfois violence pour ajouter quelques touches de couleurs si c'est vraiment nécessaire. Sa pratique, qu'elle définit elle-même comme *drawing Crit'writing*, est une forme de critique d'art un peu à part, une manière de nous inciter à affuter notre regard.

© Anaël Pigéat

*Cloë Floirat est une critique d'art et artiste : une « artiste-critique ». Elle débute sa rigoureuse formation à New York, quittant pour un temps la France pour ensuite s'inscrire aux écoles de Design de Reims et Eindhoven, aux Pays-Bas. Cela la conduira à Berlin, où elle collaborera pendant cinq ans avec des architectes spécialisés dans les espaces artistiques. Ces expériences – en tant que directrice artistique – avec Robert Wilson, mais aussi Rufus Wainwright à New York durant plusieurs années, ont récemment abouti à l'obtention d'un diplôme de Master en Critical Writing in Art, au Royal College of Art, Londres. Cloë contribue régulièrement à diverses publications, telles *artpress*, *frieze*, *Intramuros*, *L'Officiel Art* et *World Of Interiors*. Cloë est aujourd'hui reconnue pour ses dessins signatures – la combinaison du dessin et de l'écriture, développant une dimension critique, qu'elle nomme *drawing Crit'writing* – qui portent un regard critique, humoristique et rafraîchissant sur le monde de l'art contemporain. « Le dessin n'est pas une fin, mais un intermédiaire pour partager plus de pensées et plus d'opinions, pour nourrir notre < esprit critique > individuel ».*